

Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau

Benoît Melançon

Saint-Denys Garneau
Volume 20, numéro 1, automne 1994

URI : id.erudit.org/iderudit/201142ar
DOI : [10.7202/201142ar](https://doi.org/10.7202/201142ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN 0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benoît Melançon "Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau." *Voix et Images* 201 (1994): 96–106. DOI : [10.7202/201142ar](https://doi.org/10.7202/201142ar)

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau

Benoît Melançon, Université de Montréal

La correspondance publiée dans les Œuvres de Saint-Denys Garneau (1971) et ses Lettres à ses amis (1967) peut-elle être lue dans une perspective sociale? Devant des lettres où ne semble primer que l'expression d'une sensibilité déchirée entre l'« exaltation » et l'« affaissement », quels choix s'offrent au lecteur intéressé par leur inscription dans la polis? Trois protocoles de lecture sont ici exposés. Le premier, le plus traditionnel, consiste à lire les textes épistolaires de Garneau en tant que réservoir d'analyses et de récits ayant le monde sociopolitique pour thème. Le deuxième repose sur une comparaison de la prose épistolaire garnélienne avec le sociogramme montréalais des années trente tel que l'a décrit Pierre Popovic. Le troisième, enfin, suppose que la lecture d'une correspondance rende possible une interrogation nouvelle du discours social québécois de la décennie de la Crise. Aucune de ces façons de faire n'est plus légitime que l'autre, ni exclusive des autres, mais chacune suppose une conception différente de cette forme spécifique d'écrit qu'est la lettre familière.

Que confier à ses correspondants quand on s'appelle Saint-Denys Garneau et qu'on sort de l'adolescence à la fin des années vingt et durant les années trente? Son intérêt pour le sport, qu'il s'agisse du tennis, du ski, de la pêche ou du base-ball — on décrit une « grosse partie » opposant des « Nègres » et des « Anglais » au « champ Atwater » en 1927 (*O*, p. 763¹). Ses voyages, en famille ou avec des amis. Sa découverte enthousiaste d'écrivains et de musiciens: Rabelais, Baude-

-
1. Deux abréviations sont utilisées: *O* renvoie à Saint-Denys Garneau, «Correspondance», dans *Œuvres*, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque des lettres québécoises», n° 1, 1971, p. 755-1045; *L* renvoie à Saint-Denys-Garneau, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, coll. «Constantes», n° 8, 1967, «Avertissement» de

laire, Dostoïevski ou Ramuz d'un côté, Beethoven, Mozart ou Debussy de l'autre. Ses activités de peintre et de poète, celles-ci liées à une réflexion naissante sur les matériaux de l'artiste : formes, couleurs, mots. Des succès dramatiques, lorsqu'on met en scène et qu'on joue du Labiche et du Molière à Sainte-Catherine (*Le Malade imaginaire* en 1936) ou qu'on chante dans les chœurs d'une comédie musicale intitulée, en 1932, *L'argent fait le bonheur* (O, p. 1268 n. 4). Ses drames intérieurs, aussi et surtout, tels que les résume une formule de septembre 1936 : « Fluctuations entre cette exaltation et cet affaissement » (L, p. 222). La forme épistolaire accueille en effet tous ces sujets, et bien d'autres encore. Mais accueille-t-elle la rumeur politique ou idéologique du monde, les débats contemporains, les questions dont se nourrit ostensiblement la *polis*? Si oui, comment le fait-elle? Sinon, pourquoi? Pour le dire autrement : l'épistolaire est-il le lieu d'un contre-discours, de l'expression d'un non-dit social?

On peut imaginer trois façons de répondre à ces interrogations. La première, la plus traditionnelle, consisterait à chercher dans la correspondance un discours sur le monde sociopolitique, à en faire le réservoir d'opinions et de récits ayant celui-ci pour thème; une pareille approche documentaire, non dépourvue d'intérêt en soi, serait d'un faible rendement en ce qui concerne la correspondance de Saint-Denys Garneau. Une seconde, plus neuve, prendrait appui sur des travaux récents ayant pour objectif de dessiner la carte du discours social du Québec des années trente; il s'agirait de mettre en regard cette carte et les textes épistolaires garnéliens. Une troisième, enfin, inverserait ce deuxième parcours critique : ni examen autarcique du récit épistolaire ni comparaison d'un état de discours hégémonique avec une de ses manifestations particulières (et constitutives), cette lecture partirait de la correspondance pour aller vers le discours social; elle lui servirait de lieu de questionnement. Aucune de ces façons de faire n'est évidemment plus légitime que l'autre, ni exclusive des autres, mais chacune suppose une conception différente de cette forme spécifique d'écrit qu'est la lettre familière.

Qui voudrait s'aventurer à dresser l'inventaire des propos de Saint-Denys Garneau, dans les 800 pages de ses lettres, sur la société de son époque reviendrait probablement insatisfait de sa récolte : la

Robert Élie, Claude Hurtubise et Jean Le Moyné. On complétera ces lectures par celle de l'article de Giselle Huot, « Textes inédits de Saint-Denys Garneau : lettre à André Laurendeau », *Études françaises*, vol. XX, n° 3, hiver 1984-1985, p. 7-14, et par « Des femmes, des professeurs et des amis. Poèmes et lettres inédits de Saint-Denys Garneau », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 1, 1994, p. 45-66.

correspondance garnélienne, pour le dire abruptement, n'est pas d'un très grand intérêt documentaire en ces matières. Les grands événements sociaux, politiques ou militaires ne poussent guère l'épistolier à s'exprimer. La politique québécoise, la Crise des années 1929-1932, le Front populaire en juin 1936, la guerre civile espagnole — rien de cela ne passionne le destinataire des lettres². On voit le jeune homme assister, en juillet 1930, à une « assemblée politique contradictoire », mais il décrète que ces assemblées « sont quasiment anti-sociales, bolchéviques » (O, p. 895). Il n'évoque la Deuxième Guerre mondiale un peu longuement qu'à trois reprises : en septembre 1939, au sujet d'un numéro de *La Relève* (L, p. 408-409) ; en février 1941, quand l'insuffisance de l'effort de guerre le fait s'emporter (L, p. 468-469 et 471) ; puis pour souligner, en septembre 1942, le courage de son frère « Paulo » et pour annoncer qu'il est lui-même réformé (O, p. 797-799)³. Il lit des journaux et des revues — *L'Ordre*, *L'Action nationale*, *La Relève*, *Le Jour* —, sans en commenter le contenu social ou politique⁴. La canadianisation de la culture le préoccupe à l'occasion, contrairement à Jean Le Moine, dit-il, mais il reconnaît néanmoins que l'« action nationale », pour lui, passe « au second plan » (O, p. 931), puis que « Le point de vue nationaliste sur tout ce qui regarde la culture [lui] paraît inadéquat, tout à fait insatisfaisant » (L, p. 334 ; voir aussi p. 452-457). Sauf en juin 1940 (L, p. 446), la radio, très présente chez lui, ne fait entendre que de la musique. La politique internationale — à part une mention de l'Alsace (L, p. 943-944) et une de la Chine (O, p. 1002) —

2. Garneau s'intéressait pourtant à la situation espagnole, comme le montre une lettre à Claude Hurtubise de juillet 1938 : « Je reçois avec impatience les livres annoncés. Tu pourras y joindre, si mon impatience dure, le livre sur l'Espagne par..., avec préface de Maritain » (L, p. 355). Cet ouvrage est celui d'Alfredo Mendizabal Villalba, *Aux origines d'une tragédie : la politique espagnole de 1923 à 1936*, Paris, Desclée de Brouwer et cie, coll. « Courrier des îles », 9, 1937. Voir aussi une remarque sur *Les Grands Cimetières sous la lune* de Bernanos, l'année de leur parution (à Robert Élie, L, p. 383) et la fin d'une lettre à Claude Hurtubise, en juin 1939, sur « la bénédiction de Pie XII aux soldats de Franco » (L, p. 400).
3. Telle déclaration de juin 1936 — « J'attends la révolution ou la guerre pour savoir quoi faire » (L, p. 214) — doit être interprétée avec prudence : la mention de la « révolution » suffit à nuancer les dons de prescience que l'on voudrait imputer à Garneau trois ans avant la Deuxième Guerre mondiale. Voir aussi, sur la guerre et un éventuel entraînement militaire auquel se soumettrait l'écrivain, L, p. 447, 458-459 et 460. Sur la carrière de Paul Garneau, voir L, p. 466-469.
4. Garneau avait des lectures politiques, mais la correspondance n'en garde pas la trace. Voir Benoît Lacroix, « Sa bibliothèque privée », *Études françaises*, vol. XX, n° 3, hiver 1984-1985, p. 97-111 et Roland Bourneuf, *Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres canadiennes », n° 6, 1969.

est absente. La Crise économique n'est l'objet d'aucun discours sous sa plume, bien qu'il habite parfois Montréal au moment où elle se produit, avec les conséquences que l'on sait⁵. L'épistolier ne se cache pas de cette attitude et une lettre à André Laurendeau de 1932 le montre :

À ce que je vois, tu es un homme très occupé. J'entends parler de tes activités très vaguement comme j'entends parler de ce qui se passe dans le monde ; non pas tant parce qu'on en parle vaguement, mais parce que j'entends vaguement (O, p. 926).

Le bruit du monde ne parvient à Saint-Denys Garneau que brouillé.

Au-delà du sens trop obvie que donnerait à cette relative surdité sociale une traditionnelle analyse idéologique, il paraît important de noter qu'elle peut être interprétée socialement, non pas tant, par exemple, comme le reflet non médiatisé d'une position de classe, mais plutôt comme le signe d'une pensée selon laquelle le social ne serait lisible, pour certains intellectuels du Québec des années trente, qu'à travers d'autres discours, notamment ceux sur la culture « universelle » — le mot est chez Garneau (O, p. 945). Pour quelques-uns, le social serait ce qui se ferait entendre « vaguement », ce qui relèverait d'un quasi-silence. De même, il faudrait être attentif, chez Garneau, à ce que l'on nommera l'anonymat du social. Non seulement le social se montre peu explicite dans le contenu des lettres, mais lorsqu'il lui arrive de se manifester c'est le plus souvent sans nom : quand on aura nommé Henri Bourassa (O, p. 809), Aristide Briand (L, p. 50 et 75), Macdonald (L, p. 75), le maréchal Pétain (L, p. 153), Édouard Montpetit (L, p. 173), les Jeunes Canada (L, p. 80), Maurras et Daudet (L, p. 356), Anthony Eden (L, p. 408), Mussolini et Hitler (L, p. 446), Francoeur (L, p. 468-469), on aura nommé presque tout le monde. Le social et le politique n'ont ni nom ni visage, pour l'épistolier Garneau. En apparence, il ne peut ni les entendre ni les faire voir.

Au lieu d'établir la liste des rares événements sociaux ou politiques qui ont occupé Saint-Denys Garneau dans ses lettres, on pourrait se demander si elles sont marquées, plus profondément, par les discours qui les entourent, par le discours social qui leur tient lieu d'horizon et qu'elles contribuent elles aussi à délimiter⁶. Pour ce faire, on

5. Elle se fait malgré tout sentir en 1936 quand Garneau se décrit comme « spéculateur » et comme « exploiteur » (L, p. 217). Sous sa plume, on ne trouve qu'une boutade figurant la Crise : « Lui [Claude Hurtubise] aussi a le nez au vent et aux parfums. (Pour moi, je sens peu et rarement, d'autant moins que je fume ces jours-ci comme une cheminée d'usine avant le krach de 1929) » (L, p. 407).

6. Suivant Marc Angenot, le discours social est « tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société donné ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement

aura recours à des travaux comme ceux de Pierre Popovic sur le « sociogramme montréalais⁷ » des années trente ; même s'ils ne portent que sur la pratique narrative, ils permettent de réfléchir à ce qui est dicible et imprimable à cette époque⁸. Dans un premier temps, Popovic lit les textes des doxographes et des romanciers « aux abords du "grand tournant" de 1934-1936 » en fonction de trois « foyers » du sociogramme montréalais : la langue, la crise (et la fuite hors de la ville qu'elle entraîne), le fait divers. Dans un second temps, il étudie des lieux communs narratifs : la montagne et l'automobile, le déclassement, l'apraxie. Dans un dernier temps, il trace le portrait de trois figures du mouvement qui hantent les prosateurs des années trente : le mauvais flâneur, la gourgardine, le dilettante. Cette triple tripartition peut-elle être mise en regard des lettres de Saint-Denys Garneau ?

À certains égards, celles-ci sont sourdes à ce qui fascine la prose narrative qui leur est contemporaine. L'association de la montagne et de l'automobile, la Crise, le fait divers ou le mauvais flâneur ne sont pas objets d'intérêt épistolaire pour Garneau. D'autres dimensions du sociogramme montréalais essaient chez lui — la gourgardine⁹, le dilettante¹⁰, le déclassement —, mais sans tenir une place détermi-

ou se représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui se narre et argumente, si l'on pose que *narrer* et *argumenter* sont les deux grands modes de mise en discours » (1889. *Un état du discours social*, Longueuil, le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 13).

7. « Dans des travaux encore inédits, Claude Duchet définit ce qu'il entend par sociogramme dans les termes suivants : "Ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, centrées autour d'un noyau thématique, en interaction les unes avec les autres" » (Marc Angenot, *op. cit.*, p. 103). La revue *Discours social* a consacré un numéro à ce concept (vol. V, n^{os} 1-2, hiver-printemps 1993).
8. Pierre Popovic, « Le mauvais flâneur, la gourgardine et le dilettante. Montréal dans la prose narrative aux abords du "grand tournant" de 1934-1936 », Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 211-278. Ce travail s'inscrit dans un ensemble de recherches : « Le différend des discours dans *Regards et Jeux dans l'espace* », *Voix et Images*, vol. XII, n^o1 (34), automne 1986, p. 87-104 ; « Les prémices d'un refus (global) », *Études françaises*, vol. XXIII, n^o 3, hiver 1988, p. 19-30 ; *La Contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, Balzac, coll. « L'Univers des discours », 1992, 455 p. ; « Littérature et sociocritique au Québec : horizon et points de fuite », Louise Milot et François Dumont (dir.), *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du centre de recherche en littérature québécoise », série « Séminaires », n^o 5, p. 207-239.
9. Des « putains » (*L*, p. 61 et 190) habitent la ville garnélienne, mais aussi sa campagne (*O*, p. 1005 ; *L*, p. 119, 163 ou 455). Certaines ne sont pas associées à un lieu (*L*, p. 288). Elles ne sont pas nécessairement liées au mouvement urbain comme l'est la gourgardine.
10. « Le mot est partout » dans les années trente (Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 266). Il se lit chez Garneau, connoté positivement (*O*, p. 1025) ou non (*L*, p. 22). Garneau

nante dans l'économie épistolaire. Autrement intéressants sont les propos sur la langue, sur la nécessité de fuir la ville et sur l'apraxie.

La langue, montre Popovic, n'est légitime, pour les doxographes des années trente, que classique, et le génie français ne doit pas tolérer que le visage de Montréal soit défiguré par l'intrusion de l'anglais, pas plus que le roman ne saurait intégrer la langue populaire¹¹. Ce génie français et cette langue classique, Saint-Denys Garneau épistolier s'en réclame. Ainsi, quand il explique à Françoise Charest en 1930 que «C'est par ces efforts que nous conserverons intacte au Canada notre belle langue française, et avec elle le génie qu'elle comporte» (O, p. 862), Garneau apparaît à sa catéchumène en défenseur de cette «langue-temple où officie Camille Roy», pour le dire avec les mots de Popovic¹². Cependant, le purisme n'est pas pour autant une valeur dont se réclame le signataire (il est vrai que Garneau a changé de destinataire):

Je te remercie beaucoup de ton invitation, écrit-il à Claude Hurtubise en juillet 1935. Malheureusement, je ne crois pas que je pourrai m'y rendre. D'abord, je suis définitivement cassé. Mon voyage m'a pris mes derniers bidoux. Et puis je deviens de plus en plus niaisieux et mes nerfs en souffrent; je suis aussi désagréable qu'on peut, et abattu (L, p. 166).

Ce qu'indique ici le recours à la langue populaire — ailleurs ce sera l'emploi de mots anglais —, c'est qu'il existe des lieux discursifs où il est possible, même dans les années trente, même avec parcimonie, de faire entendre autre chose que le français classique. Cela ne conteste pas radicalement le discours des doxographes, mais en indique les limites, notamment génériques. On peut dire dans la correspondance des choses que l'on n'admet pas dans le roman ou dans la poésie légitimée¹³.

Traversé par une conception fixiste de la langue, le champ narratif des années trente est néanmoins marqué par le mouvement, celui de l'automobile, auquel est liée l'image de la jeune fille, et celui de la fuite hors de la ville. Cette «obsession» romanesque¹⁴ est un leitmotiv épistolaire garnélien, et il se justifie de la même façon qu'elle. Gar-

possède (Benoît Lacroix, *loc. cit.*, p. 103) et a lu (L, p. 347) Monsieur Croche, anti-dilettante (1927) de Claude Debussy.

11. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 216-221.

12. *Ibid.*, p. 273.

13. Une poésie peu légitimée, malgré son succès populaire, fera entendre, à la même époque, sa propre version de la langue populaire; il s'agit de celle de Jean Narra-che. *Quand j'parle tout seul* (1932) se trouvait dans la bibliothèque de Garneau (Benoît Lacroix, *loc. cit.*, p. 103).

14. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 277.

neau dit à plusieurs reprises « haïr » la ville et vouloir la quitter, parce qu'elle est bruyante (*L*, p. 32, 51 et 65), sale (*L*, p. 43), trépidante (*L*, p. 226-227), à la fois malade et source de maladie. Le 18 février 1932, il demande à Jean Le Moyne :

Ton séjour en pleine nature te fait-il du bien? Tu es chanceux, mon vieux. La nature, la belle sérénité, les grandes forces saines, c'est leur contact qui vivifie. Ah! la ville me tue! je la maudis. Quel tapage, quelle course, quelle illumination superficielle, quelle poussière! C'est à cause d'elle que je suis neurasthénique (*L*, p. 37).

Dans le roman des années trente, remarque Popovic, « Montréal est perçue comme l'acmé de la saleté, du bruit, de la promiscuité, du vice, de la dégradation de la race [...] »¹⁵, et c'est pour cela qu'il faut la quitter et revenir exploiter la terre. Cette synthèse ne s'applique pas *mutatis mutandis* à la prose épistolaire garnélienne, mais le constat et la conclusion sont les mêmes : la ville est le lieu de la mort et la nature celui de la vie¹⁶; il faut par conséquent fuir la première pour la seconde.

Que Saint-Denys Garneau s'avoue neurasthénique n'étonnera aucun de ses lecteurs. Sujet à la dépression, l'écrivain remplit ses lettres de notations sur les pannes de sa volonté, sur son « immobilité », sa « paralysie » ou son « inertie », et sur son incapacité à agir, à prendre des décisions, à choisir, à venir à bout des luttes qui le déchirent. Pour ne prendre qu'une situation, on le voit indéterminé quant aux moyens de gagner sa vie, et donc de participer au monde social du travail, en 1934 (*L*, p. 94-101), en 1936 (*L*, p. 214), en 1937 (*O*, p. 793; *L*, p. 279 et 280), en 1938 (*L*, p. 349 et 351-352), en 1940 (*L*, p. 429, 457, 458 et 461) et en 1941 (*L*, p. 478). L'« apraxie urbaine hégémonique » qui caractérise le corpus romanesque¹⁷ trouve son omniprésent écho existentiel dans les lettres de Saint-Denys Garneau, et Popovic ne manque pas de la mettre en relation avec la neurasthénie et les dépressions garnéliennes.

À la suite d'une aussi cursive mise en parallèle, on ne saurait tirer de conclusions définitives, sauf une : l'univers discursif dans lequel

15. *Ibid.*, p. 234.

16. « Et je hais la ville, toute cette mort ambulante de tramways et d'automobiles, ces choses qui ne respirent pas, qui ne vivent pas, ces machines, et ces tombeaux d'édifices qui ferment tous les horizons. Tout cela est roide et figé. Tandis qu'ici, il n'est rien qui ne vive, qui ne remue » (*L*, p. 60); « ici », c'est Sainte-Catherine. Garneau ne prône pas le retour à la terre, mais il ne lui découvre pas que des défauts : « La plupart des idées poétiques sur l'agriculture sont des poétisations, sans doute. Reste la misère. Reste que c'est toujours mieux que le travail de la plupart des employés de bureaux ou des ouvriers » (à Jean Le Moyne, 21 juin 1939, *L*, p. 400).

17. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 255.

baigne Saint-Denys Garneau, celui des années trente au Québec, nourrit ce qui se dit dans ses lettres. L'on prétend parfois que la lettre familière doit être considérée comme un espace de spontanéité et de liberté imperméable au discours social; pourtant, si la correspondance n'est pas réductible à lui, à ce qu'il prétend savoir sur la langue, la ville ou l'impuissance, elle n'en est pas non plus complètement indépendante.

Peut-on inverser la perspective et se demander si la correspondance n'est pas capable de poser de nouvelles questions au discours social? Le point de départ de la réflexion ne serait plus une cartographie du discours social à laquelle comparer une de ses manifestations, mais une lecture de la correspondance à partir de laquelle retourner lire le discours social. Pour ce faire, il paraît pertinent de ramener la correspondance à des propositions sociales déterminées empiriquement. Parmi l'ensemble de ces propositions possibles — on pourrait songer à des propositions dont le nœud serait les relations de la paresse et du travail, de la générosité et de l'avarice, de la pauvreté et de la richesse, du frivole et du sérieux, de la matière et de l'«âme immatérielle», de la volonté et de la passivité, de la douleur et du bonheur, du passé glorieux et du présent déliquescents, de la vérité et du mensonge¹⁸ —, deux vont être retenues, essentiellement à cause de leur caractère redondant et englobant.

La première de ces propositions pourrait être formulée ainsi: *l'égoïsme naît de la passion et il faut le remplacer par une manifestation de la raison, la charité, notion elle-même appelée à s'abolir en Dieu*. Les lettres de Saint-Denys Garneau sont traversées de bout en bout par les thèmes de l'égoïsme, cette «plaie du Diable» (L, p. 402), de l'altruisme, de la relation de chacun avec sa communauté. Dans la longue lettre du 3 juin 1936 à Jean Le Moyne, Garneau ramasse en une formule paradoxale de nombreuses allusions: «La solitude, ce n'est ni l'égoïsme, ni l'indifférence, c'est la charité» (L, p. 202). Solitude charitable? Charité solitaire? La fermeture, le repli sur soi, qu'implique généralement la solitude, est renversée, dans cette formule ambiguë,

18. Robert Vigneault a privilégié cette opposition dans son compte rendu du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Montréal, Fides, 1982, tome IV, p. 568-572). Joseph Bonenfant, lui, s'est intéressé à «Saint-Denys Garneau: le corps épistolaire» (dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, p. 183-192). Sur la question de la pauvreté, voir Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1991, p. 203-247.

au profit d'une ouverture à l'autre, ouverture qui exige que chacun accepte d'«être avec», de «[se] confondre», de «perdre conscience des différences, mais en les retrouvant [de] ne pas [se] trouver contre, mais avec, [d']être des compagnons. C'est-à-dire pouvoir être seul et plus que seul» (L, p. 202). Durant la Crise, rappelle Popovic,

Les décisions sociales et politiques adoptées [...] ont été essentiellement de trois ordres : le recours aux organismes caritatifs [...], l'appel aux œuvres de bienfaisance et la relance de mesures catholico-morales [...], la revalorisation de l'agriculture par les campagnes de retour à la terre¹⁹.

Entre le recours à la charité et à la bienfaisance que promeuvent les pouvoirs durant les années trente et la conception garnélienne de la charité, n'y a-t-il pas une différence profonde, l'un étant la réponse de la communauté à la Crise, l'autre celle de l'individu solitaire? L'obsédante interrogation garnélienne sur le don²⁰ prend-elle un autre sens si on la replace dans la réalité sociale du don qu'impose la Crise de 1929-1932, celle de l'assistance publique ou des «œuvres de la paroisse» (L, p. 406)? On peut le penser, quand on lit sous la plume de l'épistolier, en octobre 1937: «Quel cri de la charité et quelle imploration pour la charité surgissent du monde actuellement!» (L, p. 319). Ne serait-ce qu'allusivement, Garneau se montre à l'écoute de la détresse qui l'environne.

La deuxième proposition aurait aussi pour objet le rapport à la collectivité, mais sous l'angle du groupe à créer: *la communauté*, pour l'épistolier Saint-Denys Garneau, *c'est le couple (amical ou amoureux), à la limite la «confrérie», la «compagnie» ou la famille, mais ce n'est pas la société entendue comme grand ensemble, comme foule.* La solitude constitue, on le sait, un des sujets de discussion les plus fréquents de Saint-Denys Garneau dans ses lettres.

Ma solitude est complète, confie-t-il à François Rinfret le 28 octobre 1937. Ce n'est pas que les autres se refusent à moi, mais parce que je ne trouve rien en moi pour aller à eux véritablement. Voilà ce à quoi il me faut trouver une issue. C'est un problème terriblement renfermé et égoïste. J'y suis réduit. Ça ne comporte aucun intérêt sauf dans le cercle où je suis enfermé. Il me faut une porte véritable (L, p. 327).

Quelle sera cette «issue», cette «porte», permettant de sortir du «cercle» où est «enfermé» Garneau? Jusqu'en 1936, il lui arrivera de rêver à l'éducation, par l'«élite», de la «masse» (L, p. 99) ou du «grand

19. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 224.

20. Dès 1931: «Nous avons droit de pleurer un peu sur nous-mêmes quand nous avons pleuré sur les autres, nous avons droit de souffrir de ne rien recevoir mais seulement après avoir beaucoup donné» (O, p. 1021).

troupeau miséreux des hommes» (*O*, p. 939), mais il abandonnera ce rêve par la suite²¹. La seule « issue » qui restera sera celle du petit groupe : le couple, amical ou amoureux, le cercle d'amis ou de compagnons, la *confrérie*, plus rarement la famille (*L*, p. 341 et 476). Garneau, qui craint de prendre le train de peur de se voir coincé entre « un monsieur et une dame anglaise antipathiques » (*L*, p. 325), ne conçoit de rôle social, si même il y parvient, qu'à l'intérieur d'un milieu restreint, fermé. Sa formule paradoxale sur la solitude et la charité, il la livre d'ailleurs à la suite d'un passage sur l'amour. En fait, il semble que penser le social soit très difficile, pour Garneau épistolier, dans la sphère qui lui est le plus souvent associée, soit la sphère publique ; il lui faut plutôt inscrire toute approche de ce sujet dans la sphère privée de la relation amoureuse, familiale ou amicale. Si le social est bien cette chose anonyme que met confusément en scène la correspondance, le seul moyen de lui (re)donner figure est de se replier sur l'intimité, d'envisager le social à une autre échelle — celle de l'individu dans ses relations interpersonnelles.

Ces deux propositions, retenues à titre d'hypothèses de travail, ne rendent pas justice à la complexité garnélienne, mais le but que l'on se donne en les formulant n'est justement pas celui-là. Elles ne doivent servir qu'à explorer le discours social, qu'à le soumettre à de nouvelles questions, qu'à voir comment jouent le *je* et le *nous*, l'individuel et le collectif, l'intime et le social, dans la prose épistolaire d'un des classiques de la littérature québécoise à un moment où l'injonction de solidarité impose sa marque sur les discours.

*
**

Cette triple lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau n'appelle-t-elle pas une série d'objections ? Prudence critique oblige, on en indiquera quatre. Une première objection porterait sur son caractère trop évidemment programmatique. Le titre de cet article l'indique clairement, mais il convient d'y insister : ce qui vient d'être présenté doit servir « Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau » et n'a donc, à ce titre, aucune prétention à l'achèvement. On aura remarqué, deuxième objection, qu'aucune définition du social n'a été avancée et que le terme a été utilisé de façon parfois interchangeable avec le mot *politique* ou avec le mot *ville*. Ce

21. Voir aussi *O*, p. 858 et 1031-1036 ; et *L*, p. 96, 99-100, 103, 150, 296-302 et 389.

choix avait une visée stratégique: malgré ce que l'on a pu dire de l'œuvre de Saint-Denys Garneau, celle-ci peut être soumise à un éclairage social, sociologique, sociocritique, car le social est là; encore faut-il chercher à le lire en étant attentif aux contraintes inhérentes à chacun des genres pratiqués par Garneau. La place de la correspondance dans le discours social fait également problème: si ce discours est constitué, ainsi que le dit Marc Angenot, de toute la Chose imprimée, que faire de ce qui n'est pas imprimé, de ce qui, le plus fréquemment, diffère l'impression, voire de ce qui s'y refuse? Angenot ne consacrant dans son monumental *1889* qu'une phrase à la correspondance, partir de la correspondance pour aller relire le discours social obligerait alors — c'est la réponse que l'on pourrait formuler à cette objection — à une réflexion générale sur la notion de discours social: celui-ci est-il hégémonique au point de déterminer, à des degrés divers, *tout ce qui s'écrit* à une époque donnée, et non seulement *tout ce qui s'imprime*, ou tolère-t-il des lieux discursifs où se déploierait un autre discours, voire un contre-discours? Dans l'état actuel des recherches sur l'épistolarité et sur le discours social, vouloir répondre à cela est prématuré. Il en est, enfin, de la lecture de la correspondance de Saint-Denys Garneau comme de celle de toute correspondance: par définition, cette dernière est un corpus ouvert et la découverte de lettres inédites peut venir infirmer, ou du moins nuancer, une interprétation antérieure à une telle découverte. C'est le risque que prennent tous les épistologues.

Si cette lecture est programmatique, quel programme en tirer? Un prolongement de la lecture qui vient d'être proposée s'impose d'emblée — vers le versant non épistolaire de l'œuvre de Garneau. La poésie, le journal et les nouvelles témoignent-ils de préoccupations semblables à celles de la correspondance? Quelle charité y exerce-t-on? Quelle communauté essaie-t-on d'y rassembler? Un autre prolongement mène à une nécessaire relecture du discours social du Québec de la fin des années vingt au début des années quarante, et particulièrement à celle de deux composantes de ce discours, soit le discours clérical sur le traitement social de la pauvreté par la charité et le discours thomiste, en ce que Saint-Denys Garneau s'en réclame ouvertement dans ses lettres pour justifier sa pensée, notamment lorsqu'il aborde dans une perspective spirituelle les notions de passion et de raison.

Quels que soient les résultats de telles analyses, une leçon devrait pouvoir en être tirée. L'épistolier Garneau a beau assurer que la «réalité grise» (*O*, p. 845) lui «échappe» (*L*, p. 309), ou que sa «cohabitation» avec elle est «malheureuse» (*L*, p. 340), il n'échappe pas, ou il n'échappe que partiellement, à la réalité discursive de son temps.